

Débat sur le Globish

De Jean-Claude Barbier (président du RT6 Politiques sociales, protection sociale et solidarités Jean-Claude.Barbier@univ-paris1.fr) à Philippe Cibois

Cher Philippe

Je trouve ta formule particulièrement mal adaptée, dans le dernier édito : je cite

« La deuxième étape est de produire des textes en anglais de communication internationale (ou "[globish](#)") et de s'insérer dans des réseaux internationaux où nos pairs, ceux dont nous recherchons l'estime, ne sont pas les collègues de l'université où les anciens d'une École prestigieuse, mais tous ceux qui cherchent dans le même domaine que nous, aussi éloignés soient-ils géographiquement, mais maintenant à portée d'un courrier électronique. »

Le « globish » est l'« international English » et ce n'est certes pas l'idéal des sciences sociales. C'est souvent une langue sans âme et sans contenu, mariée à la politique internationale. Je suis très choqué que tu fasses une équivalence entre la langue internationale de la recherche, qui ne peut qu'être multiple, et le « globish ». Ces points sont discutés en détail, du point de vue théorique et méthodologique, dans mon dernier livre : *La longue marche vers l'Europe sociale*. Je souhaiterais en tous les cas que tu puisses corriger ou à tout le moins mettre en discussion ce que je dis ici. Cela me paraît essentiel pour la sociologie.

Réponse de Philippe Cibois

Cher Jean-Claude,

Je comprends mieux après avoir lu ton livre le sens de ta protestation : en effet, tu montres d'une manière tout à fait pertinente comment le non respect des situations des différents pays, qui s'expriment par le biais de leur langue, conduit à des simplifications abusives qui sont le lot commun du parler européen, l'*eurospeak*, cet anglais de communication internationale qui conduit aux pires aberrations.

Ton livre, qui plaide pour le plurilinguisme, est très convaincant sur la nécessaire compréhension des situations nationales.

Cependant, l'anglais, comme langue de communication scientifique n'est pas remis en cause par ton propos : je constate d'ailleurs que tu ne traduis pas tes citations en anglais car c'est bien la langue de la communication internationale de la science comme à pu l'être le néo-latin jusqu'au 18^e siècle.

Un anglais de communication internationale est tout à fait compatible avec la précision scientifique, ce qu'il exclu, ce sont les tours linguistiques sophistiqués comme *to balk*, ou rares comme *to yammer* (citation de *The Economist* page 139 que tu as d'ailleurs exceptionnellement traduite) .

La philosophie défendue par le créateur de l'expression "globish" est précisément de dire qu'avec un vocabulaire usuel (hors du vocabulaire technique qui est commun à une communauté de chercheurs évidemment), et une syntaxe simple, il est possible de se faire comprendre de tous.

Voici un exemple tiré du site que j'ai signalé : il s'agit des premiers mots du discours d'investiture d'Obama :

Version d'origine

I stand here today humbled by the task before us, grateful for the trust you have bestowed, mindful of the sacrifices borne by our ancestors.

Version globish

I stand here today full of respect for the work before us. I want to thank you for the trust you have given, and I remember the sacrifices made by our ancestors.

Au vocabulaire "noble" (humbled, bestowed) est substitué des mots ou des expressions plus simples mais qui ne trahissent pas le fond du propos.

Dans les congrès, dans les communications scientifiques, on doit aussi demander aux anglophones de parler de cette façon : leur privilège d'anglophone leur entraîne un devoir de communication avec des mots et des tournures simples.

L'anglais de communication internationale est différent de l'anglais littéraire de la même façon que le latin du Moyen âge était différent du latin de Cicéron. Ce latin de communication internationale, très efficace, n'a pas été supplanté par le pur latin promu par les Humanistes (Valla ou Erasme). A vouloir du beau latin, ils ont tellement monté le niveau que cela a conduit à la suprématie des langues nationales.

Evidemment, à défaut d'un parfait plurilinguisme, une bonne situation c'est au moins ce que décrit U.Eco : "Une Europe de polyglottes n'est pas une Europe de personnes qui parlent couramment beaucoup de langues, mais, dans la meilleure des hypothèses, de personnes qui peuvent se rencontrer en parlant chacune sa propre langue et en comprenant celle de l'autre, mais qui, ne sachant pourtant pas parler celle-ci de façon courante, en la comprenant, même péniblement, comprendraient le « génie », l'univers culturel que chacun exprime en parlant la langue de ses ancêtres et de sa tradition." (Umberto Eco, *La recherche de la langue parfaite*, Seuil, 1994)

Mais je pense que cette situation idéale, que pour mon compte j'essaye de pratiquer, est difficilement généralisable.

Le débat reste ouvert : les contributions sont à envoyer à Philippe Cibois phcibois@wabadoo.fr